

colorchecker CLASSIC



0 cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

x-rite

mm

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

1849

L'OMBRE DU GRAND-PARENT

PAR M. DE LAUNAY

PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ ANONYME

DES ÉDITEURS, RUE DE LA HARPE, N. 22.

1849

1849

1849

1849

1849

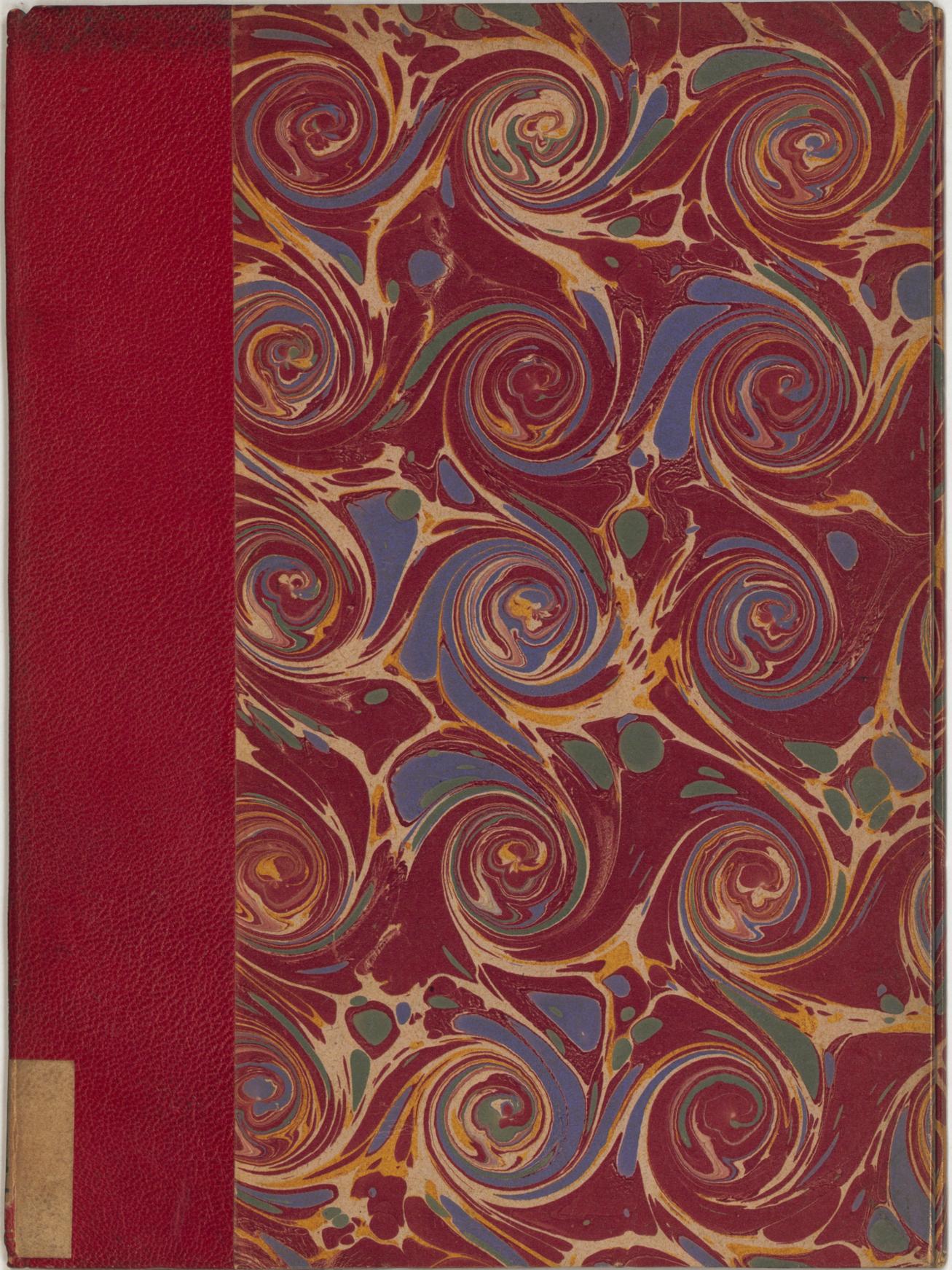
1849

1849

1849

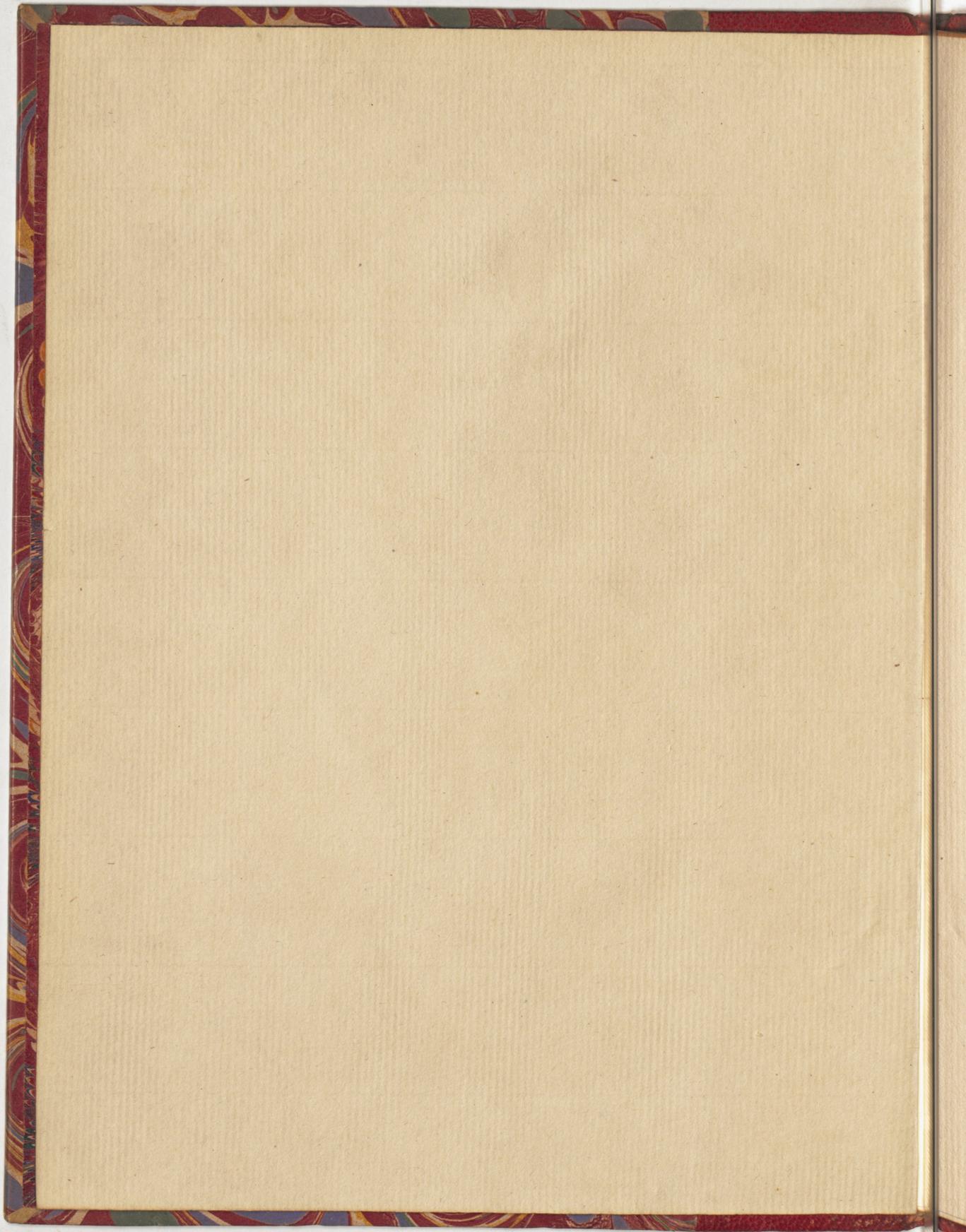
1849

1849



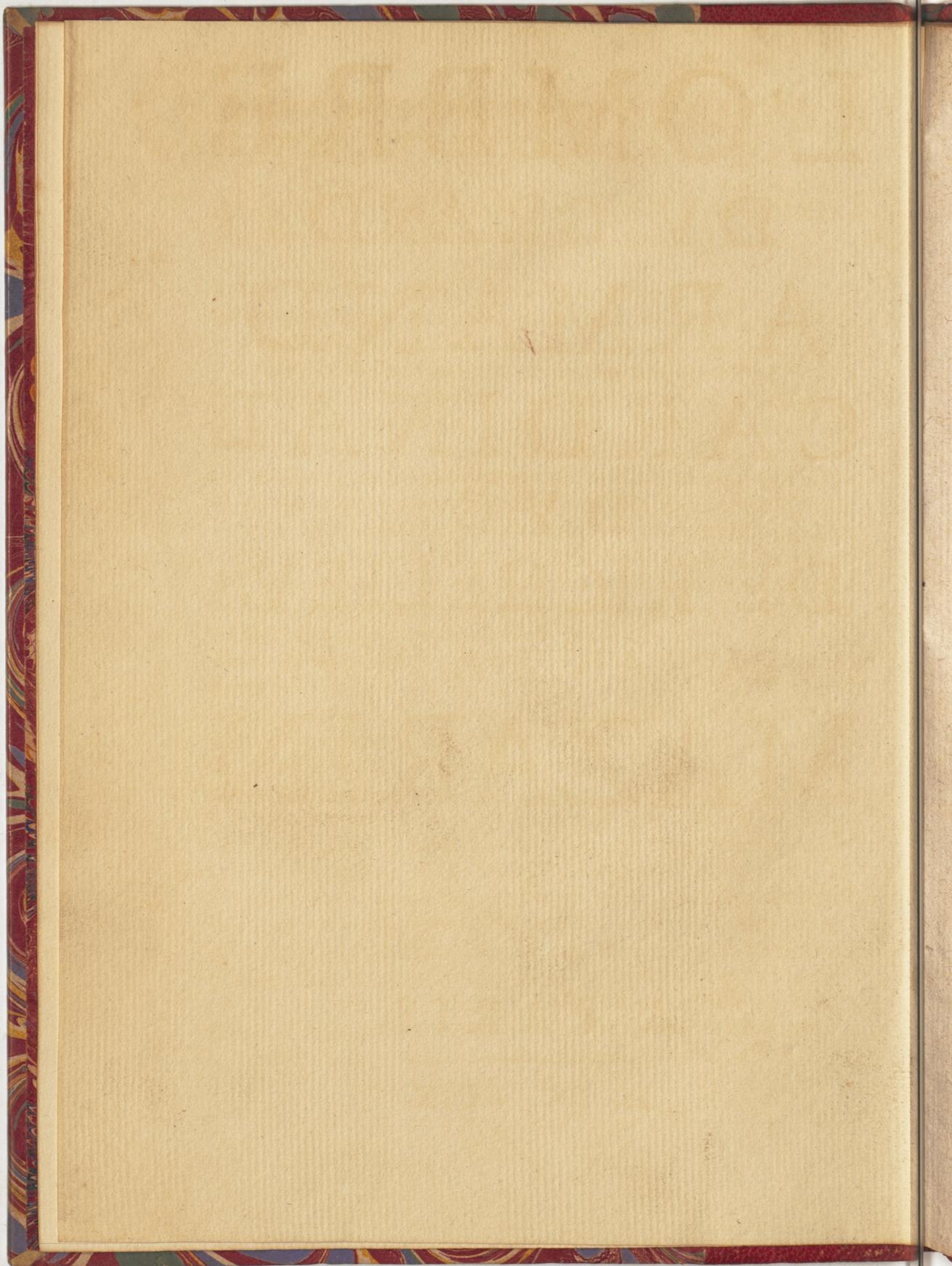






M. 13,540.

Cat. Moteau,
2^o Suppl.
n^o 150.



L'OMBRE 31

DV GRAND ^{3^e}

ARMAND

CARDINAL

DVC

DE RICHELIEV.

PARLANTE A IVLES

MAZARIN



A PARIS.

M. DC. XLIX.

908

L'OMBRE

DU GRAND

ARMAND

CARDINAL

DVC

DE RICHELIEU.

PARLANT A IVES

MAZARIN



A PARIS.

MDCXLIX

L'OMBRE DV GRAND ARMAND

Cardinal Duc de Richelieu, parlante à Iules Mazarin.



EST vn des Attributs de la gloire dont ie iouis avec les Esprits bien-heureux, de voir toutes les choses du monde, distinctement d'vn seul regard, & sans confusion, non pas seulement les passées, & les presentes: mais aussi celles qui seront iusques à la consommation des siecles.

Le grand Dieu que nous adorons, & auquel nous sommes vnis par vn lien d'amour indissoluble, ne nous a rien caché que le seul iour du iugement dernier: & pour ce secret, qu'il ne nous a pas voulu reueler, nous ne souffrons point de diminution de felicité, hors laquelle connoissance, & voyans Dieu face à face, nous voyons en luy toutes les idées, qui dans son essence diuine, ne sont point differentes de luy-mesme. S'il y a de la distinction entre elles, c'est lors que nous les considerons comme hors de cette diuine Essence, qui nous comblant de sa lumiere, nous les fait connoistre iusques à la moindre circonstance, & nous porte encore par cette voye en l'admiration de son immense grandeur.

Ce discours que ie vous fais, mon trop indigne successeur, surpassé les forces de vostre esprit, qui s'appliquoit autrefois atprès de moy, plustost à la Politique de l'Estat, dont vous renuersez auourd'huy les maximes, & les fondemens, qu'à la contemplation de vostre dernière fin. C'est pourquoy le moindre de vos soins est de seruir Dieu, l'Eglise, & la Religion, dont le zele m'a tousiours esté fort cher, durant que i'ay agi comme Ministre de la France, à laquelle i'ay laissé les moyens, non pas seulement de conquerir toute la terre: mais aussi ceux de posséder encore l'Empire du Ciel, dont i'ay commencé de monstrier le chemin par mon Catechisme, & dont l'on trouuera la fin dans mon Liure de la Perfection du Chrestien.

La contrariété de nos inclinations vous a diuertie de la voye où i'auois entrepris de vous guider, & i'auois pensé que vous souuenant de vostre naisance, il suffiroit de vous eleuer au Cardinalat, & de vous

faire tres-riche: & qu'ainsi ayant borné vostre ambition, & satisfait à vostre auarice, vous trauailleriez pour la grandeur de l'Estat, pour la paix, le repos, & le salut des peuples, & pour l'extirpation de l'Herésie. Mais vostre insatiable cupidité s'est accreue par le pouuoir que vous auez eu sur les tresors du Royaume: en quoy vous imitez le feu qui s'augmente à mesure qu'il trouue plus de matiere pour bruler; & ainsi ce grand amas de richesses, que vous vous estes iniustement acquises, vous a fait monter iusques à l'insolence, & au point mesme de vouloir estre Maître souuerain, au lieu de vous contenter de la qualité de Ministre.

Vous deuez prendre exemple sur ma fortune, & sur ma conduite, qui ont (ceme semble) laissé à la posterité les modeles pour former, & perfectionner mesme les actions d'un vray, d'un iuste, & d'un fidele Ministre d'Estat. Si vous auez consideré, que si quatre à cinq millions, que j'ay laissé tout au plus à mes heritiers, ont bien esté capables d'émouuoir contre moy l'enuie de plusieurs François, combien que vingt-deux ans de seruice eussent bien deu m'en exempter; puis qu'on ne murmuroit point contre tel Partisan de quinze ans qui en a laissé deux fois dauantage. Vous, qui estes un estranger, n'eussiez pas eu pouuoir dérober à la France en quatre ans, quatre fois plus que ie ne possedois à ma mort, sans attirer au mesme temps sur vous l'indignation des defenseurs de la Monarchie, & la plainte, & en suite la fureur des peuples?

Quel soin auez vous iamais eu de recompenser la Vertu, & de secourir les pauures? Nommez-nous quelques personnes indigentes & de mérite à qui vous ayez departy des bien-faits secrets, ou que vous ayez eleués par cette seule consideration? Auez vous comme moy fait florir les Lettres? Auez vous, comme j'ay fait, eleué à la Prelature plusieurs personnes de doctrine, qui d'Euesques que ie les ay fait deuenir, n'estoient que de simples Prestres, grands Predicateurs à la Verité: mais qui n'estoient pourueus d'aucuns Benefices pour faire valloir leur mérite? Auez vous iamais eü la pensée de former, comme moy, vne illustre Academie, & faire un fonds pour donner des pensions à tous les bons esprits qui la cõposoient? Vostre inclination ne vous porte pas à de si belles choses; les mediocres vous plaisent mieux; & vous aimez dauantage le jeu & les desbauches, que vous ne vous plaisez à mettre les pauures vertueux à l'abry de la necessité; Demandez à de telles gens, qui sont venus à ma connoissance, avec
quel

quel soin i'ay tasché de les assister à mon possible; Combien de Gentilshommes incommodez ont ils receu de marques de ma liberalité, sans me les auoir demandées? Employez-vous, comme ie faisois, les reuenus des biens de l'Eglise à l'entretien de quatre cens Missionnaires, qui combattoient incessamment l'Herésie par le glaue de l'Euangile, ou qui s'instruisoient par mes ordres à la milice de l'Eglise? Donnez vous la subsistance à de pauvres Maisons religieuses, comme moy? Auez-vous releué les Temples, & leurs Autels, à la gloire du Tres-haut? Auez vous ressuscité les fondemens des Seminaires sacrez des Docteurs de l'Eglise? C'estoit à ces choses-là, seigneur Iules, qu'estoient employez les reuenus de mes Benefices, sans que iamais i'en aye vsé autrement, depuis que les liberalitez magnifiques du Roy m'eurent donné les moyens de me passer du bien d'Eglise. Mais vous, ô mon inconsideré successeur! quelles preuues nous donnerez vous de vostre pieté, ou de vostre erudition? Mais bien plustost quels scandales vostre imprudence, ne fait-elle pas contre la pieté mesme: puis qu'on n'est plus estimé innocent dès qu'on sçait que l'on a quelque confiance avec vous?

Vous me repartirez peut estre, que i'auois auprès de moy plusieurs personnes qui sont encore à vostre suite. Il est vray que les memes bouffons qui sont dans vostre cabinet, pouuoient quelquefois entrer dans le mien. Ma Politique le permettoit pour me garder de leur médisance, & i'aimois mieux souffrir leurs plaisanteries & matassinades, que de m'exposer à leur calomnie. Mais vous ne trouuerez pas que ie les aye admis en mes conseils secrets, comme vous auez fait. Je ne considerois ces hommes, que comme des personnages de Comedies, & non pas comme des Sages, pour ce que ie connoissois la portée de leurs esprits, & vous l'auiez desia connu à vostre propre dommage, quand vous vous estes laissé persuader par ces Pantalons (que vous pourrez bien mener avec vous à Venise) qu'il falloit abbarre l'autorité du Parlement de Paris, & mal traiter indignement ses Officiers: & puis que vous estes comme Regent, vous pouuiez bien les traiter en Escoliers.

Ce n'a pourtant pas esté par leur aduis (*Messer Iules*) que pour vous rendre Maistre de la personne du Roy, vous auez cassé la

7

garde de Mousquetaires à cheual: car s'ils eussent connu ce dessein, ils n'eussent pas manqué de le deceler. Vous leur distes bien que la dépense en estoit inutile. Et par ce pretexte fardé, vous ostâtes au Roy cette seureté incorruptible, & qui sans comparaison, estoit plus necessaire à vn Roy mineur, qu'elle n'estoit au feu Roy son Pere, qui l'auoit establie par mon conseil. En effet, comme vous estes naturellement si vilain, & auare, que les bienfaits que l'on reçoit de vous, sont à vostre aduis, comme autant d'exactions qu'on vous fait, les sots pouuoient croire que c'estoit par bon mesnage que vous retranchiez l'entretien de ces Gardes: mais les Sages virent bien que le Chef vous en déplaisoit, pour ce qu'il estoit trop genereux, pour ne s'opposer pas à vos pernicious desseins, quand il vous prendroit enuie de les executer. Vous sçauiez bien que ce petit Corps, dont la dépense n'eust pas cousté en dix ans, ce que vos escuries, vos ballets, & vos flatteurs ont consommé en moins de trois, estoit remply de Gentilshommes courageux, bien vnis, & que le feu Roy estimoit comme autant de Capitaines, & vous estiez bien informé, qu'estans proches de la personne de sa Maiesté, ils eussent genereusement empesché le rapt que vous en auez fait desia plusieurs fois, apres auoir enleué l'esprit de la Reyne, par vos industries captieuses, & remplies d'imposture & de calomnie. Vous estes poltron, deffiant & traistre, de sorte que quand vous n'adiousteriez pas le mensonge à ces qualitez qui vous sont toutes naturelles (grands defauts, dont i'ay tousiours esté exempt) vous feriez tant de faux pas, qu'à la fin vous y perirez, si vous n'y preuoiez de bonne heure. Mais afin que vous puissiez les employer vtilement pour vous sauuer du peril où ie vous voy. Ne vous fiez plus aux flatteurs qui vous retiennent, ny à vostre presumption, & apres auoir derobé le bien de la France, dérobez-vous d'elle secrettement, & au plustost, si vous estes sage; & si vous estes homme de probité, ie vous conseille de restituer.

Il ne faut pas que vous vous estonniez si ie vous reproche vos trahisons, pourquoy rebutâtes-vous en l'an 1644. vne personne de qualité, avec qui i'auois moy-mesme negocié, par des lettres escrites de ma main, & par personnes interposées, pour la reduction du Royaume de Naples, & sa reünion à la Couronne

441
de France: Direz-vous point encore, comme vous avez des-
fait, par vne fourberie autant impertinente que fausse, que vous
craigniez, que ce Seigneur venu de quatre cens lieues, sur la foy
de mes depesches qu'il vous monstra, aussi bien que celles des
seurs de Chauigny & de la Barde, ne vous assassinaist, & que vous
auez receu vn aduis d'Italie, qu'il estoit venu en France vne per-
sonne de ce pays-là pour vous poignarder?

Mes lettres, celles d'un Secretaire d'Etat, & du sieur de la
Barde, qu'il vous fit voir, deuoient-elles point dissiper cette ter-
reur Panique? mais qui plus est, nesçauiez-vous pas cette nego-
ciation? & supposé que vous eussiez eu quelque suiet de soupçon,
ne pouuiez-vous pas negocier avec luy par l'entremise du sieur
de Chauigny, ou de quelque autre personne secreete, & fidele à
sa Maiesté, & mettre par cette voye vostre vie hors du peril, &
faire mesme punir l'assassin, si l'aduis se fust trouué veritable? De-
uiez-vous le laisser huit mois entiers à Paris sans conferer avec
luy, soit par vous, ou par personne de creance?

Vostre soupçon mal imaginé est vne excuse si grossiere qu'el-
le est indigne d'un esprit Italien, & qui fait gloire en soy mesme
de surpasser en fourberie les plus dissimulez. On sçait bien que
vostre ame Espagnole, aussi bien que vostre naissance, a voulu
étouffer cette haute entreprise, qui estoit glorieuse à l'Etat & in-
faillible dans la suite, selon le cours de la prudence humaine: &
ce fut à la mesme fin que quand ce Seigneur qui vous estimoit
bon seruiteur du Roy vous auertit que. N. (qu'il ne connoissoit
pas pour vostre Banquier (payoit en France les pensions d'Espa-
gne, & que la prouision luy en venoit d'Allemagne; ce fut dis-je,
à ce dessein que vous fustes tout surpris de cet aduertissement que
vous sçauiez estre trop veritable, vous esloignâtes ce Seigneur,
& l'abusastes d'abord de vaines esperances, n'osans pas tout à
coup luy donner à connoistre que vous estiez de la faction d'Es-
pagne. Apres l'auoir tenu six semaines en suspens, vous luy fistes
dire par le Comte de Briene qu'il se retirast, en quoy vous
trompastes l'esprit de ce Secretaire d'Etat, qui passoit vostrom-
peries illusoires, pour des veritez constantes, qu'il n'osoit pas
vous contredire, combien que son sens y repugnât. Quelque ex-
cuse que vous puissiez prendre pour obscurcir cette lumiere, la

verité que ie dis, & qui fera tousiours la plus forte, vous conuaincra de trahison à la France, ou bien elle vous doit faire chasser du Ministère comme negligent & incapable. Car puis que ce Seigneur, enuoyé par les Grands du Royaume, venoit reprendre la trace qu'il auoit commencée avec moy, & puis qu'il s'offroit de vous faire voir clairement que N. payoit les pensions d'Espagne, pourquoy ne parliez-vous pas de cette affaire au Conseil, ou aux Princes, qui n'en ont iamais rien sceu? Et pour quelle raison n'esclaircissiez vous pas cet aduertissement? Les propositions estant auantageuses, ne falloit-il pas y entendre, & l'aduis estant impottant, ne falloit-il pas du moins en approfondir la verité? Vous n'auiez garde de choquer le Roy d'Espagne, & vous ne pouuiez pas vous resoudre de mettre ésmains de la Iustice ce luy qui estoit complice de vostre peculat, & qui a transporté en Italie tant de millions, en si belles especes d'or, qui par mes soins ont esté si bien reformés.

L'adiouste à cela que la trahison faite à Naples sur la personne du Duc de Guise, est vn ouurage de vostre esprit, & que le traistre ayant appellé pour garant vne personne qui receuoit vos ordres en Italie, n'a-t'il pas confirmé par ce moyen cette malheureuse verité?

Auez-vous iamais veu que i'ay refusé de parler à tous ceux qui desiroient m'entretenir des affaires d'Etat, voire mesme des affaires priuées? Je suis certain que ie ne refusay iamais d'audience à qui me l'a demandée. Les propositions impertinentes mesmes, m'ont donné quelquefois sujet de m'égayer: mais ie n'ay iamais esté incuill à ce point d'entreprendre auantage en la presence de ceux qui se rendoient ridicules. Je puis dire que cette facilité a souuent rencontré des aduis d'importance dans la bouche de personnes qui connoissans vostre impertinente grauité, vous considerent comme vn ambitieux ignorant, grand fourbe, & incapable de la place où vous estes mis. Il faut qu'un Ministre d'Etat soit courtois, affable, liberal, humble, & homme de vertu & de foy. Tout le contraire de ces qualitez que i'ay possedées, & qui m'ont acquis apres ma mort l'estime que la calomnie enuieuse m'auoit voulu raurir durant ma vie, est proprement le racourcy de vostre inclination, qui

9

442

ne trouuera pour sectateurs, que ceux que vous auez attachez à vos interets, à la faueur de l-authorité de la Reyne, à qui vous auez persuadé qu'en vous abaissant c'estoit choquer sa puissance & mespriser ses volontez.

Il faut que ie vous auouë sans flaterie, que ie n'eusse iamais esté capable d'vne pensée si ridicule aux estrangers & pernicieuse pour nous, comme a esté celle d'enleuer le Roy en pleine nuit: & mander en suite aux Bourgeois de Paris qu'aucuns esprits seditieux du Parlement auoient correspondance avec les ennemis de l'Estat, & qu'ils auoient obligé leurs Maiestez à cetté retraite.

Dites moy pauvre imprudent, n'avez vous pas veu que cetté imposture estoit aussi grossiere que fausse, & que c'estoit indignement offencer l'authorité & la grandeur de sa Maiesté Royale, de la faire fuir de Paris, quand bien il y auroit esté (ce qui est faux) des esprits seditieux dans son Parlement; & d'auoir fait faire au Roy ce qu'un simple Bourgeois auroit esté honte de faire, ayant vingt amis pour le deffendre?

Si cét aduis estoit veritable, pourquoy sa Maiesté n'enuoyoit-elle pas ordre à son Parlement de se saisir des personnes des accusez, & pourquoy n'enuoyer pas aussi les accusateurs avec bonne garde; pour faire le procez aux vns ou aux autres? Alors si le Parlement en eût fait refus, il eût esté coupable & complice de cetté coniuration contre la personne sacrée de sa Maiesté.

En vain ie m'arresterois à dissiper vne fourbe si manifeste, il me suffit de vous dire que vous estes vn lasche & tres pernicious Ministre d'Estat.

Si les poulets d'Inde qui estoient à Ruel au temps des Baricades premières, pouuoient parler? il vous reprocheroient vos coyonneries & vos laschetes; puis qu'un Renard ou quelque autre beste les ayant fait vne nuit partir & voler d'effroy dans le parc, vous en eustes vne si forte alarme, qu'à peine on pût vous rassurer. Au fonds, ne voyez vous pas l'aersion que toute la France a conceüe contre vous, & cela estant, & puis qu'elle la met en trouble, si vous esliez genereux & bon

Ministre d'Etat, ne desirez vous pas preferer la tranquillité publique à vos propres interrests, & vous laisser ployer à ce torrent qui vous emportera si vous yresistez. Vostre esprit est bien esloigné de la generosité de ce Cheualier Romain, qui ayma mieux sacrifier sa vie à sa patrie pour fermer le precipice qui s'estoit ouuert dans Rome que de la voir affligée d'un accident qui pouuoit estre finy par l'engloutissement d'un simple criminel.

Or puis que vous n'estes ny Sage, ny Fidele, ny affectionné à la France: ie preuoy que vous serez chassé avec honte, de la place que i'ay glorieusement occupée, si de vous mesme vous ne vous euadez comme ie vous l'ay dit n'aguere. Le meilleur aduis que ie puisse vous donner, est de vous retirer & au plustost sans attendre la fureur du Normand. Par ce moyen qui est le seul qui peut donner la paix à la France, vous la mettrez en estat d'enuoyer ses forces contre les autres ennemis: vostre retraite auancera ses victoires, & l'on dira que si vous ne les auez auancées, à tout le moins vous auez tres-bien fait pour vostre seul interest de croire vn sage Politique,

Les veritez que ie vous reproche sont exemples de passion, comme ce que ie dis de moy se trouuera sans vanité; & en effect, les Esprits bien-heureux sont au dessus de ces passions, qui dans les reproches que l'on vous fait là bas se trouueront bien eloignées de la moderation avec laquelle ie vous remonstre vos defauts trop veritables.

Ceux qui persecutent encore auourd'huy ma memoire, disent que pour la rendre glorieuse à la posterité; ie vous choisiss exprés pour mon successeur, afin que vos imperfections releuassent mes vertus, & qu'elles fissent connoistre à la France après ma mort, qu'on m'auoit iniustement hay après ma mort. Mais vostre ministere est vn effect de la Prouidence de Dieu, qui voulant mesme estendre mes recompenses sur la terre, & punir ceux qui ont insulté sur ma reputation, a permis que vostre brigandage, vostre lascheté, vostre tyrannie & vos trahisons, soient auourd'huy les verges qui les chastient, aussi bien que les peuples de leurs pechez. Or comme il n'appartient

II

qu'à sa Diuinité de tirer de bons effects d'une mauuaise cause
il luy a pleu se seruir de vos vices pour reprimer les leurs, &
satisfaire à sa Iustice, & employer vos imperfections, pour don-
ner plus de lustre & de relief à la hautesse de ses Iugemens,
& à la grandeur de ma gloire.

FIN.

à la gloire de Dieu & de son saint
roy & pour le service de vos
Majestés Catholiques & apostoliques
par plus de justice & de droict
& au grand bien de ma gloire.



F. M.

